Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 26 (1989)
Heft: 957

Rubrik: Sur les écrans

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Manque d'enthousiasme

Français rénové. Je ne puis pas dire que mon enthousiasme soit grand. Et pourtant... Je me suis rendu à Crêt-Bérard pour entendre l'auteur de *Les Linguistes sont-ils un groupe permutable?*, le très sympathique Jean-Blaise Rochat. Il m'a paru qu'avançant des idées souvent fort justes, lui et ses partisans avaient toutefois le tort majeur de ne rien proposer, sinon le retour au *statu quo ante*, considéré comme plus ou moins satisfaisant...

Or sur ce point, mon sentiment est tout autre, qui repose sur mes souvenirs d'écolier, puis d'enseignant. J'ai commencé au collège, en 1932, avec la grammaire *Maquet et Flot* (ces Messieurs se mettent toujours à deux ou trois, comme les policiers parisiens). Mon maître, l'excellent Paul Ferrier, surnommé *Tonneau*, la trouvait désastreuse, à telle enseigne qu'il nous faisait biffer l'exposé théorique et nous en dictait un autre, que nous devions noter dans un cahier *ad hoc* (et comme, parfois, j'avais oublié mon cahier, je notais dans les marges...). De retour à la maison, j'avais recours à l'aide de mon père, lequel était d'accord pour estimer *Maquet et Flot* lamentable, mais non moins mauvais le texte de mon maître. Et de tempêter.

Par la suite, il y a eu le *Brachet et Dussouchet*, ou le *Larive et Fleury*...

Par la suite encore, jeune maître au Collège scientifique, j'ai dû utiliser le *Guisan et Jeanrenaud* (en m'aidant du Grevisse): je ne puis pas dire que les résultats obtenus par moi aient marqué dans l'histoire de la pédagogie.

Plus tard, il y a eu la *Grammaire neuchâteloise*. Puis l'un de mes collègues, Benjamin Rossel, a mis au point une grammaire (inspirée par Galichet ou Galusset, je ne me rappelle plus), supposée l'emporter sur ce qu'on avait eu précédemment. Non sans peine: *«Ton Michelet!* me disait-il, parce que j'avais consacré ma thèse à l'historien de la France, *Inutilisable! J'ai cherché des exemples pour ma grammaire, je n'en ai pas trouvé! Il n'observe aucune des règles...»* Ne voulant pas le peiner, je n'osais lui dire que peut-être était-ce parce que Michelet écrivait mieux le français que les grammairiens... Car c'est un fait: les grands écrivains, souvent, n'observent pas la grammaire que les livres enseignent: l'orthographe de Diderot, de Rousseau et même des auteurs du début du XIX[e] siècle n'est pas celle qu'on enseign(ait) à l'école...

Autre chose: au cours du débat de Crêt-Bérard, un ancien recteur a pris la parole pour déplorer que l'Université n'enseigne plus... à enseigner. Laissant ce soin au Service de la formation pédagogique. *«De mon temps*, disait ce physicien éminent, *l'Université formait les futurs enseignants. On m'a appris à enseigner...»*

Parlons-en! J'ai subi la même formation: trois heures de cours pendant un an. Une *introduction aux problèmes philosophiques*, donnée par Arnold Reymond, lequel était aphone et dont le cours était lu par un étudiant; un cours de *didactique générale* et une *Histoire des doctrines pédagogiques*, données par Auguste Deluz, que l'on «courbait» généralement, parce qu'il passait pour ennuyeux. Sur le conseil de mon père, je les ai suivis et ça ne manquait nullement d'intérêt. Reste qu'apprendre à enseigner en écoutant un cours *ex cathedra* est rigoureusement impossible. Après quoi, il y avait un examen: j'ai été interrogé sur les idées pédagogiques de Schopenhauer — lequel se demande s'il convient d'enseigner le suicide aux enfants... Rassurez-vous: il répond que *non* — seuls les plus doués se suicideraient, il ne resterait que les ballots.

Après quoi, un stage de trois semaines — j'ai dit: *trois* — et *deux* leçons d'essai, par devant le maître de classe, le chef du Service de l'enseignement secondaire et le directeur de l'établissement (curieux: je n'ai pas eu de problèmes de discipline...) complétaient cette formation — égale à zéro, ou peu s'en faut. ■

SUR LES ÉCRANS

Mystères de la passion

A la Bastille il y aura l'inauguration d'un imposant théâtre d'opéra.- C'est un indice contemporain — l'engouement d'un public de plus en plus large pour la musique classique, les airs célèbres. Du même mouvement participe la floraison des films-opéras. Après *Carmen*, *La Bohème*, *Traviata*, voilà ***Le Maître de musique***, signé Corbiau, racontant des scènes de la vie des chanteurs. Les images sont très belles, l'intrigue est mince, la sublime musique fait tout pardonner quand on est mélomane.

A part une histoire de passion, il y a un autre point commun entre ce film et ***Crazy love***; il s'agit de productions du cinéma belge. Le scénario de ce dernier est inspiré des livres de l'écrivain américain d'origine allemande Charles Bukowski. Pendant des décennies, cet homme a été ignoré par la critique et les lecteurs et, brusquement, il commence à être adulé. On le publie, on tourne des films sur sa vie. On l'a vu sous les traits de Ben Gazzara, de Mickey Rourke, voici maintenant un Bukowski parlant le flamand. C'est le plus authentique des trois; les autres ont présenté en gros-plan la déchéance, l'alcool, la sexualité. Ici le metteur en scène Dominique Derrudere a rendu surtout la poésie tragique de l'existence que l'écrivain réussit à faire passer dans ses textes.

Il y a plus d'un quart de siècle Vadim avait modernisé le roman épistolaire de Choderlos de Laclos; l'anglais Frears a tout fait aujourd'hui pour le replacer dans son époque. Dans ces ***Liaisons dangereuses***, l'amour n'est pas fou, il est cynique, même cannibalique. C'est là une école critique de la cruauté mentale et du sentiment. Dans la salle, les spectateurs retiennent leur souffle comme en face d'un polar d'un extrême raffinement. La vision du créateur, les décors et l'interprétation sont à la hauteur mais, d'abord, l'extraordinaire exploit de l'acteur John Malkovitch laisse KO. En regardant ce film dans une perspective historique , on comprend pourquoi, il y a 200 ans, la foule a senti le besoin de démolir jusqu'à la dernière pierre la Bastille.

Benjamin Dolingher